



[Je m'abonne dès 1 €](#)

[Applis mobile](#)

[S'inscrire à la newsletter](#)

[Qui sommes-nous ?](#)

[Publicité](#)

[Confidentialité](#)

[Partenaires](#)

[Utilisation des cookies](#)

[Contactez-nous](#)

[Mentions légales](#)

[Charte](#)

[Plan](#)

[FAQ](#)

© Télérama 2014

[Le monde bouge](#)

[Fluctuat... le blog d'une prof de lettres au collège](#)

[Penser autrement](#)

Rencontre

L'école, terreau des violences sexistes ?

Réservé aux abonnés

[Marc Belpois](#)

Publié le 24/10/2019. Mis à jour le 24/10/2019 à 16h57.



GRENELLE DES VIOLENCES CONJUGALES –
On y apprend l'histoire, les maths. Mais aussi la domination, pour les garçons, et la soumission, pour les filles. Patricia Mercader, professeur de psychologie sociale, explique comment les modèles sexistes s'ancrent au collège et au lycée. Et peuvent mener au pire.

Et si les violences conjugales trouvaient leur source dans les collèges et lycées, ces espaces de socialisation où se manifestent de vives violences de genre ? C'est l'hypothèse explorée par Patricia Mercader, professeur honoraire de psychologie sociale, dans un article publié en mars dernier par la revue scientifique *Recherches familiales*. S'appuyant sur des études menées sur le terrain, Patricia Mercader montre comment, dans le cadre scolaire, les adolescents intérieurisent des stéréotypes de genre qui favorisent le surgissement de rapports de domination et d'agressions verbales et parfois physiques dans leur vie d'adulte. Entretien.

Pourquoi selon vous l'école favoriserait-elle les violences au sein des couples, voire les crimes conjugaux ?

Primo, nos recherches (1) montrent que 75 % des hommes qui tuent leur conjointe le font parce qu'elle leur échappe, ou qu'ils croient qu'elle leur échappe. Ils tuent parce qu'ils se sentent abandonnés. Qu'ils sont rongés par la jalousie, par la conviction réelle ou fantasmée que leur femme les trompe ou les quitte. Les trois quarts des crimes conjugaux répondent ainsi à une dynamique d'appropriation très forte. Les femmes qui tuent leur conjoint, en revanche, ne passent pas à l'acte pour les mêmes raisons. Elles tuent essentiellement parce que leur compagnon les bat et dans une moindre mesure parce qu'il les empêche de réaliser leurs projets.

Télérama'sortie

(<https://sorties.telerama.fr/sorties/jai-perdu-mon-corps-de-jeremy-clapin-135122>)



Projection

"J'ai perdu mon corps" de Jérémie Clapin

Valable partout en France
En salles le
06 novembre 2019

(<http://sorties.telerama.fr/sites/default>)

telerama.fr
sorties

Invitation

>

(/sorties/telerama.fr/sorties/jai-perdu-mon-corps-de-jeremy-clapin-135122)

SUR LE MÊME THÈME

Penser autrement

Abonné Grenelle des violences conjugales : "Il faut mettre le paquet pour changer l'offre de soins"

Halte aux violences conjugales

Elles s'en « débarrassent », en somme. On constate donc clairement une asymétrie.

Abonné Contre les féminicides, elles affichent leur colère en toutes lettres

Deuzio, les violences conjugales trouvent avant tout leur source dans la famille, lorsque se transmet un modèle qui promeut des inégalités fortes et l'idée que l'insubordination des femmes n'est pas acceptable. Les violences surviennent quand les femmes « désobéissent » et ne satisfont pas le narcissisme de l'homme violent. Celui-ci est touché dans son être. De son point de vue, il n'a d'autre choix que de frapper cette femme qui se conduit de façon intolérable. Les femmes battues, elles, ont bien souvent grandi dans des familles qui promeuvent un modèle de subordination. C'est un point extrêmement important : elles n'ont pas été socialisées pour être indépendantes mais dans l'idée qu'aimer et être aimé, c'est appartenir à un homme...

— “La culture des adolescents est profondément sexiste, d'une manière très explicite, sans doute parce que l'adolescence produit un effet de loupe.”

Et l'école, dans tout ça ?

L'école est bien entendu un lieu de savoir où l'on apprend à lire, à écrire, l'histoire et la géographie. Mais c'est aussi le lieu où enfants et adolescents se forment réciproquement à la vie sociale. Sous le regard – et en principe sous le contrôle – des adultes, mais essentiellement entre eux. C'est un espace fondamental pour se socialiser et construire son identité. C'est aussi le théâtre de tensions très fortes, comme le montre notre recherche sur les violences scolaires (2).

Comment s'expriment-elles ?

La culture des adolescents est profondément sexiste. Le monde des adultes l'est aussi, mais chez eux le sexisme s'exprime d'une manière très explicite, sans doute parce que l'adolescence produit un effet de loupe. À l'école, garçons et filles sont soumis à des injonctions pas symétriques du tout. Les garçons doivent se conformer à la « parade virile », qui implique de prouver perpétuellement qu'on est un homme et non une « femmelette ». Il leur faut nier qu'ils ont peur – donc nier le danger –, nier leur émotions en général et l'empathie en particulier. Ils se doivent d'être impitoyables...

Mais tous les garçons n'adoptent pas ces codes de la virilité !

J'aurais tant aimé que notre recherche vous donne raison... Hélas, nous avons consacré une année entière à observer à plein temps les élèves de cinq établissements aux populations variées, d'un lycée professionnel qui forme des gamins à la mécanique à un établissement d'élite, et les résultats sont sans appel : très peu s'y soustraient. Bien sûr, c'est différent à l'âge adulte : on peut être un homme sans être perpétuellement obligé de le démontrer, de cacher qu'on a peur, qu'on aime les animaux et qu'on est tendre ! Mais à l'adolescence, ce modèle de la virilité est incontournable. Il faut être un « vrai mec », surtout pas un « pédé ». Et il faut le démontrer en permanence pour ne pas risquer la sanction de ses pairs. Cela certes davantage au collège qu'au lycée, où ces manifestations de virilité sont moins manifestes.

Les filles aussi sont soumises à des injonctions extrêmement fortes. Elles doivent à la fois être chastes, pour éviter le stigmate de la « pute » (le pendant du « pépé »), soit l'injure qu'on entend le plus. Et être sexy. Donc les filles doivent se tenir sur cette crête. Car ce sont deux précipices : ne pas être sexy, c'est compter pour du beurre dans le groupe. Être stigmatisée comme « pute », c'est devenir l'objet de rumeurs, de maltraitance, d'isolement social et éventuellement de viol. Parce qu'à partir du moment où une fille est classée dans la catégorie « pute », on peut tout lui faire, elle mérite tout... Cela s'exprime par des violences verbales, essentiellement des insultes sexuelles. Et par des agressions physiques, souvent d'ordre sexuel aussi : une main aux fesses, une jupe soulevée, voire une fellation forcée ou un viol, mais c'est quand même rare, Dieu merci !

— “Les adultes de l'institution ont tendance, sans s'en apercevoir, à s'identifier plutôt aux garçons. Ils considèrent que les filles doivent calmer le jeu.”

Ne font-elles pas front contre leurs agresseurs ?

Au contraire ! Les filles se contrôlent les unes les autres. Elles disent : « *Dis-donc, ton décolleté... » ; « celle-là, t'as vu comme elle est maquillée !* » Pour ne pas perdre la face devant les autres, les filles banalisent ce qu'elles subissent. Un exemple typique : un garçon prend une fille par la nuque en la forçant à se courber. De son autre main il lui frotte le sommet du crâne. C'est une interaction très fréquente et assez ambiguë. Est-ce de la violence ? De la rigolade ? De la drague ? Un geste plus ou moins tendre ? Sexualisé ? On ne sait pas trop... Parfois le garçon lâche en riant « *ah ! mais t'es une pute, toi* ». Alors la fille rit aussi. Parce que si elle prend la chose au sérieux, elle prend le risque que ses pareilles pensent : « *C'est une pute, sinon elle rirait.* » Donc elle banalise pour rester dans la norme. Même chose pour les garçons qui au fond d'eux n'adhèrent pas à la situation : ils ne s'opposent pas pour ne pas passer pour des « pédés ».

Le problème, c'est que ces processus de banalisation sont bien souvent soutenus par les adultes de l'institution. Non parce que ces derniers seraient sexistes, incomptents ou mal intentionnés ! Ils sont à notre image : nous sommes tous socialisés à l'asymétrie aux modèles de genre. Tous, vous comme moi. Un exemple dans le cadre scolaire : le proviseur d'un lycée professionnel nous a rapporté une scène où un garçon met la main aux fesses d'une fille, « *sur le mode de la camaraderie* », a-t-il précisé. La fille lui a donné une baffe en retour. Commentaire du chef d'établissement : « *Il l'avait certainement mérité, mais...* » Sous-entendu, il n'y avait peut-être pas de quoi... Notez bien qu'il faut comprendre ce proviseur : comme tous les adultes intervenant dans ce lycée, il a à juste titre peur de l'escalade. Et de son point de vue, passer d'une main aux fesses à une gifle constitue une escalade. Cela l'inquiète et on le comprend. Seulement ce faisant, il renforce le type de socialisation qu'entretiennent les élèves entre eux.

Nos recherches nous ont appris que les adultes de l'institution ont tendance, sans s'en apercevoir, à s'identifier plutôt aux garçons. Ils considèrent que les filles doivent calmer le jeu, faire attention à la façon dont elles s'habillent et se comportent. Elles doivent s'adapter aux garçons et non l'inverse. Or on retrouve cette dynamique dans les violences conjugales : l'épouse doit s'adapter à l'époux et non le contraire. Les filles à l'école comme les épouses violentées à la maison doivent s'adapter, calmer le jeu, faire en sorte que la violence ne se déploie pas. Du coup il y a un déplacement de la responsabilité : ce n'est plus le garçon ou l'homme violent qui est responsable, c'est la fille ou la femme violentée qui se vit comme responsable de ce qui survient.

C'est un paradoxe troublant : l'école, qui a pour mission, « à tous les stades de la scolarité », de lutter contre « les violences faites aux femmes et les violences commises au sein du couple » (article L.312-17-1 du code de l'éducation) produit l'inverse...

Oui, car ce qui est transmis entre pairs, dans la cour de récréation et parfois même dans la classe, est infiniment plus puissant que ce qui est enseigné par les professeurs. Cela étant, nous avons observé diverses actions dans le cadre scolaire qui permettent d'agir plus efficacement. Des groupes de parole encadrés par des personnels médico-sociaux ; des interventions théâtrales qui placent les élèves dans des situations qui les obligent à questionner leurs comportements. Ou encore la médiation par les pairs : il s'agit de former des élèves médiateurs qui aideront d'autres élèves à traiter les situations qui conduisent trop souvent à la violence. Ce type d'actions doit être développé si l'on souhaite combattre les violences conjugales.

(1) *Psychosociologie du crime passionnel*, d'Annik Houel, Patricia Mercader et Helga Sobota, 2008, éd. PUF.

(2) *Mixité et violence ordinaire au collège et au lycée*, de Patricia Mercader, Annie Léchenet, Jean-Pierre Durif-Varembont et Marie-Carmen Garcia, 2016, éd. Érès.